

La traduction face à la complexité culturelle

Atelier de Traduction, n° 27, dirigé par Henri Awaiss

Réponses de Nicolas Froeliger, nf@eila.univ-paris-diderot.fr

Atelier de Traduction : En traduction peut-on laisser la machine faire son travail sans la pesée culturelle ?

Nicolas Froeliger : À toute question traductologique, on peut commencer par répondre par *tout dépend* — ce qui peut aussi constituer un moyen de ne pas répondre... Essayons tout de même. On serait *a priori* tenté de rétorquer *non, bien sûr !*, au motif que la traduction, c'est du culturel avant d'être du linguistique (on traduit avec la langue ; on ne traduit pas la langue), mais il y aura forcément des exceptions. Tout dépend en effet de la visée du texte à traduire : quelle est sa fonction, dirait Hans Vermeer ? Il faut ensuite observer que cette question laisse de côté la traduction littéraire. Elle ne peut porter que sur les documents présentant une certaine redondance, qui les rende traitables par la *machine* : les textes pragmatiques, et en particulier techniques. Or, lorsque leur écriture le permet, ceux-ci peuvent bel et bien être traduits automatiquement — et de mieux en mieux. L'intervention humaine a alors lieu avant la traduction automatique (pré-édition), ou après (post-édition). La question devient ainsi, comme l'avait observé Marie-Claude L'Homme, de savoir qui est au centre de la procédure : la machine ou le traducteur/la traductrice ? Qui a la maîtrise du processus ? Qui répondra de la qualité du produit à l'arrivée ? Comment, aussi, se répartira la valeur ajoutée entre traducteurs et prestataires informatiques ? Et bien sûr, les textes concernés ne représentent qu'une partie (grandissante, mais encore très réduite) du marché de la traduction pragmatique. Au-delà, on peut se demander si la division des rôles sous-entendue par la question (à la machine les aspects linguistiques ; aux traducteurs l'adaptation culturelle...) est totalement réaliste. Elle vaut certes pour la traduction automatique des premières générations, celle dite à *base de règles*, mais ne peut-on pas imaginer qu'une mémoire de traduction correctement alignée dans un domaine donné permette, en usant de la traduction automatique statistique hybride (et, demain, par réseaux neuronaux) par simple récurrence statistique, de traiter le culturel sans intervention humaine ? Mon avis personnel est qu'il importe de faire en sorte que l'essentiel de la responsabilité repose sur les traducteurs : c'est l'humain qui doit primer. Pas seulement parce que c'est bon pour les traducteurs, mais surtout car c'est nécessaire pour la société tout entière. Et cela suppose d'avoir — et d'enseigner — une vision large des compétences nécessaires en traduction. Qui nous permette d'intervenir à la fois sur les aspects informatiques et sur la *pesée culturelle*, les moyens linguistiques n'étant dans cette affaire qu'un outil parmi d'autres, même s'ils sont essentiels.

Atelier de Traduction : Y a-t-il conflit entre numérique et culturel, les « noces » entre eux seraient-elles envisageables ?

Nicolas Froeliger : Ayant signé en 2013 un livre intitulé *Les Noces de l'analogique et du numérique*, sur la traduction pragmatique à notre époque, je ne peux que considérer ces épousailles favorablement. En observant le monde de la traduction depuis une vingtaine d'années, on constate en tout cas que les mentalités, chez les professionnels, évoluent. Il y a encore dix à quinze ans, la traduction automatique et la TAO (traduction assistée par ordinateur) étaient confondues (« *Quelle différence ?* »), ignorées (« *De toute manière, ça ne marchera jamais...* ») et menaçantes (« *Cela va nous mettre au chômage.* »), ces trois caractéristiques étant souvent invoquées de conserve !, contradiction qui montre bien la nature sociologique du problème. Les associations professionnelles, les formations (pour beaucoup depuis le début des années 90) et les traducteurs eux-mêmes n'en sont plus là. On le voit dans l'évolution des programmes d'enseignement, dans les cours proposés à leurs membres par les associations et dans des colloques comme Tralogy ou TAO-CAT, en France, qui ont vocation à réunir spécialistes du traitement automatique du langage et praticiens — ce qui n'était pas une évidence par le passé. On peut aussi trouver un encouragement dans le concept universitaire d'*humanités numériques*. Il faut en outre avoir conscience d'un autre facteur, très simple, mais dont on parle au final assez peu : pour alimenter les mémoires de traduction qui rendent la traduction automatique possible, on a impérativement besoin de traductions humaines, faute de quoi la qualité va très rapidement plafonner, voire baisser... Il y a donc une symbiose à définir, ou des « noces » à célébrer, effectivement. Et bien sûr, cela n'interdit pas de faire bien attention aux clauses du contrat de mariage : si l'on peut que celui-ci dure, chacun doit y trouver son compte, ce qui suppose qu'il prenne la parole pour défendre ses intérêts. Et si par contre on doit considérer qu'il y a conflit, alors ce sera entre deux types de culture : celle qui prône un nivellement par la non-traduction (le *globish*) ou une traduction de surface (la traduction automatique non professionnelle), et celle qui donne accès à la diversité et à l'altérité via la traduction, qu'elle soit outillée ou non. Tout le problème consiste donc à faire des outils des alliés. Ce qui suppose d'en connaître au moins les principes de fonctionnement.

Atelier de Traduction : Le traducteur-robot est-il déjà au travail ? La guerre sera-t-elle déclarée aux traducteurs bien installés dans leurs cabinets ?

Nicolas Froeliger : Là encore, tout dépend... Si l'on pense aux outils grand public de traduction automatique, dont l'exemple le plus évident serait GoogleTranslate, alors oui, de toute évidence, le « traducteur robot » est déjà à l'œuvre — et ne donne pas de si mauvais résultats, il faut le reconnaître. Et il existe des outils professionnels bien plus pointus. Cela annonce-t-il pour autant la disparition ou la marginalisation des traducteurs déjà établis ? Ce n'est pas mon impression. Ce serait le cas si la quantité totale de pages traduites restait constante : dans cette hypothèse, la montée en puissance de la traduction automatique réduirait mécaniquement le nombre de pages traduites par voie purement humaine (ou disons sans logiciel de TA ou de TAO). Mais en pratique, ce volume de traductions est en nette croissance, et cela en particulier grâce aux outils informatiques. On constate donc plutôt une segmentation du marché, du haut de gamme (presque purement humain) à la production de masse (qui se prête à la post-édition), avec entre les deux tout un dégradé en termes de productivité et de tarifs. Plus qu'à une guerre, je pense à vrai dire que l'on assiste à une recomposition, qui doit amener les professionnels et les formations à déterminer le positionnement qui leur paraît le plus propice. Et à se donner les moyens de

prosperer sur le créneau qu'ils auront choisi. Mais ce qu'il faut retenir, c'est d'une part que l'univers de la traduction (et des métiers que recouvre cette profession) est en expansion et, d'autre part, que l'accessibilité accrue des outils doit conduire ceux qui vivent de la traduction ou aspirent à en vivre à affûter leurs compétences pour faire la différence avec les amateurs et le grand public.